Document generated on 05/29/2024 6:33 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

L'homme d'ambre

Mona Latif-Ghattas

Number 103, Fall 2004

Les mille et une nuits

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14355ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Latif-Ghattas, M. (2004). L'homme d'ambre. *Moebius*, (103), 87–90.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Mona Latif-Ghattas

L'homme d'ambre

Un grand rêve a perdu son cœur.

C'était un dieu d'ambre et de musc, venu de Byzance la glorieuse, qui en passant sur la route de la Soie vit une femme, dans un vent qui chantait un matin d'éclair, mirage, au cœur d'une oasis, perdue, femme blonde et beige qui sans qu'il n'ait pu crier gare a avalé son cœur. Elle était dressée sur un palmier royal, habillée d'un nuage rose teinté par le Levant, et le vent, qui dans sa robe comme dans un luth passait, l'assomma d'un vif et cruel besoin de se joindre à ce chant. Il approcha son souffle d'elle mais soudain, dans les palmes royales de sa vision, elle s'évapora.

L'homme d'ambre resta figé, les yeux levés vers ce qui pouvait ressembler à un ciel, cet espace apte aux apparitions qui nous semblent si réelles que l'esprit en perd quelquefois sa raison, déterrant des raisons irraisonnées pour poursuivre sa route ou rebrousser chemin, comme ces oiseaux fous que l'ouragan désoriente, égare, et qui, fendant l'espace vers l'inconnu, atterrissent dans le désert.

Ainsi va la logique des visions orientales.

C'est donc ainsi que l'homme d'ambre atterrit dans le désert.

C'était un large et creux désert, de ceux vers lesquels on bifurque parfois sur la route de la Soie, quand on avance à la recherche de ces philtres rares qui transforment la vision en fait réel et changent le mal en splendeur, un vaste désert enlisé dans ses sables, où logent des pierres calcaires qui brûlent comme des feux dont on ne soupçonne pas la démence. Attiré par l'une d'elles il s'approcha et soudain, une flamme rugit, l'aveuglant. Il se retrouva éjecté dans une sphère blanche qui semblait être un espace de neige

éternelle. Mais voilà qu'au cœur d'une forêt de pins, un palmier royal jaillit devant ses yeux incrédules et étonnés. C'était un jour de blizzard qui sculptait tout sur son passage. Des dômes, des tours et des clochers apparaissaient dans les buées grises que les nuages crachaient. Ahuri, il vit les palmes se dresser, formant une niche, et la femme blonde et beige à la robe rose apparut à nouveau, chantant. Il lui tendit ses bras gelés, elle se jeta vers lui, chaude, mais en touchant le sol elle fondit dans les neiges. L'homme d'ambre atterré se retrouva piqué là, dans cet espace blanc de souffrance, le cœur avalé à nouveau par la vision. Il avait aperçu, reflétés sur les glaces, ses yeux d'opaline, lames ardentes qui imprimèrent leur fougue sur ses pupilles errantes, installant férocement dans le creux de son cœur avalé la douleur de l'inaccessible, de l'irréparable errance sur le chemin de la Soie.

On dit que les visions ne rendent pas ce qu'elles avalent. C'est la loi des images.

Par un matin clair, un vieux ratoureux à la barbe jaunie qui traînait jusqu'à terre sur la route de la Soie lui tendit son obole. Il sortait de l'hospice, évadé des cloisons de l'âge, errant sur la dure liberté cahoteuse de la vie en fin de parcours. «Homme d'ambre, tu ressembles à ma jeunesse perdue… Viens. Mets ton aumône comme les bigots donnent aux saints et viens. Je vais t'enseigner l'art incandescent du désir, l'art de ne plus souffrir. C'est un art ténébreux, hermétique, clandestin, que je n'ai jamais transmis à quiconque jusque-là. Tu seras lumineux. Et toutes les femmes des palmiers, des érables et des hêtres en voyant ta lumière appareilleront vers toi et, comme les moustiques autour d'une source éclairée, déploieront leur panache... Je vais t'apprendre à transformer la vision en aventure et la fable en destin.»

Il lui tendit alors une poudre pourpre. «Remplis le creux laissé par ton cœur perdu et garde le reste dans ta besace. Suis-moi. Je vais te conduire dans le revers de ma mémoire, dans le savoir scellé des Sibyllins... Tu iras de par le monde disperser cette poudre pour brûler les impies et

déraciner le mal. Ce que tu feras te comblera. Ta souffrance se transformera alors en miel des anges».

L'homme d'ambre suivit les conseils du ratoureux. Après en avoir empli le creux de son cœur avalé, il envoya la poudre dans des missives portées aux quatre coins du monde par les pigeons voyageurs entraînés à cet effet. Des tonnerres de feux consumèrent les lieux et il se dit qu'il avait éradiqué le mal. La gloriole le gonfla et sa poitrine soudain devint comme une flambée de lumière. Il reprit allègrement la route de la Soie. Le jour, il faisait concurrence aux plus ardents soleils. La nuit, il faisait éclater les cieux comme des feux d'artifice. Même les aveugles le voyaient tant il était incandescent. Son désir traversait mers et océans, inondait la galaxie. Des femmes brunes et blanches aux robes soyeuses tournaient comme des toupies magiques autour de son aura impalpable et brillante. Elles le comblaient sans qu'il ait eu à solliciter le moindre charme. Elles voltigeaient autour de lui, papillons fleuris et rapaces, ne lui laissant aucun repos. Elles vivaient pour sa vie. Elles se réjouissaient de sa joie et souffraient de sa tristesse. Comme si leur seul souhait dans la vie avait été d'avoir un amant tel que lui.

L'homme d'ambre crut alors au bonheur.

Il nagea dans la félicité.

Il pouvait avidement toucher, cueillir et déguster les fruits des arbres du plaisir.

Et la vision s'éteignit dans les feux de ses lits.

Il était devenu maître et esclave, il était devenu le désir assouvi.

On dit que l'assouvi ne peut combler le creux laissé par un cœur avalé.

C'est la loi du désir.

La souffrance reprit alors le dessus de ses sens.

Il se retrouva éjecté dans son désert brûlant, qui avait rétréci, le cloîtrant dans ses chaleurs.

Il s'agita.

Le vieux réapparut monté sur un cheval noir luisant comme le jais. «Que cherches-tu encore, homme d'ambre et de musc, je t'ai offert toutes les amoureuses de ma

demeure, je t'ai doté des filles qui ne répondent qu'aux appels des djinns royaux, je t'ai donné la poudre incandescente et tu as connu la gloire des héros en ayant à tes pieds tout le plaisir du monde. Que cherches-tu?»

Il ne pouvait répondre

Ne savait plus ce qu'il cherchait

L'image s'étant évanouie dans le fond de son désir assouvi.

Il était devenu sans images.

Pauvre parmi les pauvres.

Sans vision.

Misérable parmi les misérables.

Dans le réel il s'était brisé l'âme et mourait de sa chute

Sur le chemin de la Soie.

Le ratoureux surgit alors

Agitant une lanterne

Comme un lampion de requiem

Car ainsi va la logique des illusions perdues.